

L'ORPHELINAT ABANDONNÉE FAUTE D'ACHETEUR

L'orphelinat, construit en 1868, est à l'abandon depuis 2012. Traversant l'histoire, le lieu a été particulièrement marqué par la Seconde Guerre Mondiale.

L'histoire

L'orphelinat abandonné de Perrou est un lieu incontournable de ce village de 301 habitants. Au beau milieu du bourg s'érigent deux imposantes bâtisses en pierre, comptant trois étages chacune et une église privée. Habité par des sœurs franciscaines depuis 1868, l'orphelinat est à l'abandon depuis 2012 faute d'acheteur. Toutefois, les marcheurs peuvent visiter les jardins où ils feront, à coup sûr, des découvertes atypiques : un cimetière de sœurs est resté intact ainsi qu'une grotte qui abrite plusieurs statues de la Vierge Marie. La grotte servait de lieu de communion pour les orphelines.



Genèse

Le 2 janvier 1867, le curé Lemoine reçoit l'accord de l'évêque pour l'ouverture d'un monastère reposant sur huit hectares de terres à Perrou. Une communauté de sœurs franciscaines désireuses de fonder une maison en Normandie s'est jointe au projet. L'année suivante, une grande construction est édifiée et l'établissement fut officiellement dédié au secours des malades et des orphelins.

À l'hiver 1970, lors de la guerre franco-prussienne, 250 soldats sont soignés et 30 orphelins venus d'Alsace Lorraine sont recueillis. Dès sa création, le monastère a gagné rapidement en notoriété si bien que l'espace est agrandi, au fil des décennies, pour accueillir les malheureux.

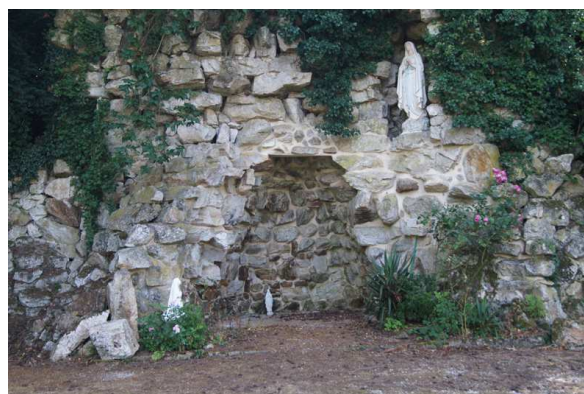


Seconde guerre mondiale

Durant la guerre 1939-1945, les allemands réquisitionnent le lieu. À leur arrivée, ils veulent mettre les 150 enfants de l'orphelinat dehors. Ce n'est qu'après de longues négociations avec les sœurs qu'une cohabitation voit le jour. Les enfants jouent alors innocemment au milieu des véhicules militaires dans la cour ce qui attendrit les soldats nazis : certains finissent par partager leurs rations de pain de seigle avec les enfants. De nouveaux jeunes rejoignent les rangs de l'orphelinat. Des enfants différents des autres orphelins, ceux-là sont sensibilisés à l'art et à la musique, ils sont même parfois accompagnés de leurs mères. Il s'agit d'enfants juifs, cachés parmi les orphelins, qui vivent de fait, sous le nez des Allemands.

Au plus fort de la guerre, les sœurs, voulant protéger les enfants, organisent un exode de l'orphelinat. Huit cents personnes (sœurs, enfants, prêtres...), prennent alors la route vers des logements de campagne et les enfants sont accueillis dans des fermes. Ils ne retrouvent les murs de l'orphelinat que lorsque la guerre fut finie.

L'orphelinat a ensuite connu une baisse de fréquentation avant de fermer ses portes. En 2012, les dernières sœurs qui vivaient ont quitté les lieux, et depuis, les bâtisses et jardins sont à vendre.



Tiré des mémoires de l'orphelin Louis Leprince, publiées dans le journal communal de Perrou en 2016.

UNE JOURNÉE A L'ORPHELINAT APRÈS LA SECONDE GUERRE MONDIALE

Sans trop entrer dans les détails de ma vie, je vous dirais simplement que ma mère est décédée quand j'étais très jeune. Nous étions cinq enfants. Notre père n'a pas eu la force de s'occuper de nous, alors les trois garçons ont été envoyés à l'orphelinat de Perrou et les filles en pension.

Arrivée à l'orphelinat

Le 20 mai 1946, j'ai foulé pour la première fois le sol de l'orphelinat. J'avais cinq ans et j'y suis resté jusqu'à mes douze ans. C'était juste après la guerre, il y avait beaucoup d'enfants et les autres étaient là depuis plus longtemps que moi. Ce sont eux qui ont mon éducation. Cent vingt garçons âgés d'entre 7 et 14 ans et 50 bébés d'entre 2 et 7 ans. Il y avait autant de filles dans un autre bâtiment. Leurs frères ne les voyaient qu'une fois par mois à l'occasion d'une promenade. Les sœurs nous faisaient prier chaque jour. Le matin, aux repas, lors de la messe ou des vêpres. La vie était rythmée par les cultes et traditions. Très tôt je suis devenu enfant de chœur.

Une douche par mois l'hiver

On se levait à 7 h, il fallait se mettre à genoux près du lit et envoyer des prières à Dieu. La toilette quotidienne c'était du débarbouillage au gant et sans savon. Nous n'avions pas de brosse à dents ni de sous-vêtements : seulement une grande chemise par semaine pour le jour et la nuit. L'hiver nous pouvions prendre une douche par mois, l'été c'était une par semaine. Dans le réfectoire, nous récitons le bénédicité avant de prendre le petit-déjeuner, une assiette de soupe de pain.

Mon quotidien était un peu différent des autres car ma condition d'enfant de chœur impliquait des astreintes. Une semaine sur deux, je devais laisser ma blouse grise au pied du lit, ainsi la sœur pouvait me distinguer des autres enfants et me réveiller à cinq heures. Tôt le matin, j'aidais le prêtre pour la mise en place des célébrations religieuses. J'étais à jeun jusqu'à la fin des offices et ne rejoignais mes camarades que pour l'entrée en classe, vers 8 h 30.

Nous apprenions un peu d'histoire et de géographie, des mathématiques mais surtout des dictées. Beaucoup de dictées ! L'objectif était de ne pas dépasser les cinq fautes car c'était une condition d'obtention du certificat d'études.

Étude biblique

À la récréation, on jouait aux billes, aux gendarmes et aux voleurs puis nous allions déjeuner vers 12 h. Au menu, viande ou poisson avec des légumes. Pas d'entrée ni de dessert. Pourtant, je n'ai jamais souffert de la faim car il y avait la quantité, nous sortions de la guerre et les sœurs faisaient de leurs mieux en cultivant des produits du jardin.

À 18 h, c'était le catéchisme et l'étude sainte : quelques passages de la Bible ; l'arche de Noé, Joseph vendu par ses frères, la création du monde. Nous étions questionnés et il fallait réciter toujours les mêmes passages. Pourtant la Bible est si riche ! Mais nous n'avions pas de livres, alors...

Au repas du soir nous prenions de la soupe et du pain, une petite récréation et nous allions nous coucher.

Mes meilleurs souvenirs c'était à l'été, il faisait beau et nous allions jouer dans la forêt. On construisait des cabanes sur trois étages. Les Allemands avaient laissé des fils de fer un peu partout. Accrochés à des boîtes de conserves ça nous faisait une ligne téléphonique qui passait entre les cabanes. On dérobaient des oignons aux sœurs pour faire nos propres jardins en forêt. Les tiges avec du pain c'était drôlement bon.



Bernard Pagnoux, ancien pensionnaire de l'orphelinat.